

pour se consoler de leur femme... Le lendemain des noces, ils ne trouvent rien que la honte d'un trompeur dont un laideron a trompé les projets sordides.

J'ai connu un pauvre jeune homme lequel n'avait point mérité sa peine par le péché d'avarice, mais seulement par un peu de bêtise, péché plus dangereux encore. Au balcon d'une fenêtre placée en face de la sienne, il apercevait chaque soir une jeune demoiselle peu remarquable d'ailleurs, mais dont la tête irrégulière était ornée d'une forêt de cheveux blonds, cendrés, fins, et d'une soie si charmante, que c'était à en devenir fou. Aussi mon jeune ami n'eut-il garde d'agir autrement. Le voilà qui parle cheveux blonds, rêve cheveux blonds et passe sa vie cloué à sa fenêtre, attendant que vînt à se montrer la demoiselle. Elle se montrait assez volontiers, et son petit œil de faïence ne semblait pas trop hostile à l'admiration du jeune homme. Il me la fit voir un jour. « Il y en a peut-être de plus régulièrement jolies, me dit-il, mais voyez donc quel délicieux encadrement à ce visage! quel bonheur de baigner ses mains dans ces cheveux; de froisser ces boucles blondes... — Vous êtes, répondis-je, de cette école sublime qui ne reconnaît dans la vie qu'un moment, qu'un amour, qu'une femme. Épousez! — Oh!

dit-il, si je pouvais! » Et comme il possédait une assez belle fortune, qu'il était fils de colonel, que sa maîtresse et lui demeuraient au même étage, au même niveau, je ne voyais pas pourquoi il n'aurait pas pu. En effet, ayant été reçu dans la maison, il trouva la demoiselle douce et naïve comme un enfant, elle se montra à ses yeux embellie des charmes de la vertu, et prouve qu'elle y joignait ceux du talent, il y avait dans le salon une harpe, une guitare et un piano; un chevalet dans la salle à manger. Heureux garçon, d'avoir rencontré une fille tellement accomplie! Aussi jamais Paula ma petite chatte ne fut si amoureuse que mon jeune ami à l'issue de la première visite. A la seconde, la conversation étant devenue plus facile, la demoiselle parla romans, applaudit à ceux de M. Charles Nodier, blâma les libertés de M. Paul de Kock, fit l'analyse de Thérèse; ce qui prouvait moins de naïveté qu'on n'aurait pu le croire d'abord. Mais qu'importait au prétendant cette surabondance d'instruction, légère tache entièrement effacée par des talents agréables, *dix mille livres de rentes*, une angélique douceur et, surtout, ces beaux cheveux blonds dont la vue l'enivrait?

Cependant, il éprouva quelque chagrin, lorsque après un mois de supplications continuelles pour que la demoiselle le fît juge de ses talents,



il découvrit que le chevalet de la salle à manger servait à battre les habits, la harpe et le piano à meubler le salon, et que les talents de la jeune personne se bornaient à chanter *Petit blanc* avec accompagnement de guitare. C'était un malheur; mais pour si peu son amour ne pouvait rétrograder, adoré qu'il était de cette aimable fille, comblé de tant de caresses, de mots tendres et passionnés. Et d'ailleurs, ses démarches ouvertes avaient trop compromis l'avenir de la demoiselle pour qu'un homme honnête ainsi engagé pût abandonner la place. Le pauvre fou ne comprit pas qu'on n'est jamais trop avancé pour manquer un suicide, lors même que le pistolet est armé, que la bouche est ouverte et que les dents mordent le fer; il eut la niaiserie de passer outre. Quelques jours avant son mariage, une banqueroute simulée vint lui apprendre avec les larmes et les sanglots de la famille qu'il ne devait plus compter sur les deux cent mille francs promis en dot. Trop généreux pour que l'intérêt pût l'arrêter: « Je suis assez riche pour deux, se dit-il, je l'épouserai. » Et voilà que le matin du mariage, comme on paraît la mariée pour la conduire en grande pompe à la mairie et à l'église, mon ami étant par hasard entré dans la chambre de toilette où le coiffeur travaillait, mon ami voit, attachée sur le dos

d'un fauteuil, comme une longue queue de cheval blond, et sur chaque bras du fauteuil, une admirable touffe de cheveux bouclés à ravir la pensée. Quant à la tête de sa femme, en ce moment elle était à peine recouverte d'une maigre chevelure qui, laissant les tempes à découvert, pendait clair-semée sur les épaules. Son cœur se resserre de surprise: triste jusqu'à mourir, il se retira dans son appartement en attendant que les perruques blondes fussent posées. Ainsi feuille à feuille, le pauvre fou avait vu tomber la rose de son bonheur. Il pleurait seul, n'osant dire à personne, pas même à ses meilleurs amis sa douleur ridicule. Il cherchait à se consoler, à s'encourager, en songeant que si la femme qu'il épousait, n'avait ni talents, ni argent, ni cheveux, du moins elle était bonne, douce, patiente, et que ces qualités heureuses valaient mieux que l'or qu'on peut perdre, que des cheveux qu'on peut acheter. On vint l'avertir qu'on n'attendait plus que lui, ainsi qu'on appelle le condamné pour l'échafaud. Il courut, et donnant la main à sa femme pour monter en voiture, il ne s'aperçut pas qu'il posait le pied sur le voile traînant jusqu'à terre; la dentelle se déchira: « Que vous êtes maladroit! » dit la demoiselle avec un petit accent de rage qu'elle oublia de dissimuler. Pour cette fois la mesure était comble. Le patient ne



dit rien; on roule vers la municipalité; on descend de voiture; l'officier de l'état civil fait lecture du chapitre VI du mariage sur les droits et les devoirs respectifs des époux. « Mademoiselle Sophie-Henriette D\*\*\*, voulez-vous prendre pour mari monsieur Hippolyte-Arthur de N\*\*\*? — Oui, monsieur, » dit la demoiselle d'une voix faible et les yeux baissés. « Hippolyte-Arthur de N\*\*\*, voulez-vous prendre pour femme mademoiselle Sophie-Henriette D\*\*\*? — Non!! » répond d'une voix de tonnerre le jeune homme furieux. Et il s'élançe hors de l'enceinte.

J'espère assez de l'intelligence des demoiselles pour être assuré qu'elles ne se méprendront pas sur la véritable morale qui ressort de cette anecdote: c'est que pour ne plus cacher son tour, son coton et ses défauts, il faut attendre que l'on soit revenu de la municipalité.

Généralement c'est une chose fort bouffonne qu'un mariage, une farce dont notre rieuse de France s'est long-temps divertie. Autrefois toutes les pièces finissaient par un mariage; le genre d'aujourd'hui préfère terminer par un enterrement; c'est à peu près la même chose, et je ne vois pas pourquoi l'on dit que l'art dramatique a reculé.

Picard dans sa *Petite Ville*, joviale peinture de mœurs qui long-temps encore sera vraie,

Picard nous a montré comment un cœur de provinciale savait différentier le garçon de l'homme marié, avec quel empressant accueil on s'emparait du premier, de quel embarras inutile l'autre était dans une maison. Cette scène si drôle, je la crois moins une œuvre d'art qu'une anecdote de la vie de l'auteur, burlesque et triviale aventure dont la naïveté aura séduit le gai comédien, qu'il aura prise à ses souvenirs pour l'amusement de son théâtre. Car il est peu de jeunes gens qui n'aient à raconter à leurs amis quelque semblable histoire. Pour ma part, j'en puis citer une.

Il y a quatre à cinq années qu'un conseiller à la cour des comptes me rencontrant aux Tuileries: « Un de mes collègues donne un bal ce soir, me dit-il; sa femme m'avait prié de lui amener un jeune danseur qui ne peut y venir, voulez-vous que je vous présente à sa place? » A vingt ans un bal ne se refuse pas; c'est une occasion de perdre du temps, de dire des fadeurs aux femmes et de boire du punch, trois divertissements auxquels j'aurais sacrifié les plus sérieuses obligations de la vie. Le soir, accompagné de mon ami le conseiller, je me rendis à la fête de son collègue, M. C. . .

Déjà les violons criaient avec le flageolet et le piano. Les femmes fleuries et nues, s'efforçaient



de plaire, de paraître pudiques en excitant les désirs; brillantes de bonheur, elles rivalisaient de coquetterie et de beauté; les hommes, noirs, empesés, allant en arrière, en avant, sans grâce ni dignité, stupides comme d'orgueilleux dindons, sautaient. On étouffait, on poussait, il n'y avait pas de place et beaucoup de jolies personnes; enfin le bal était parfait

Selon l'usage, on me conduisit à la maîtresse de la maison, que je saluai sans rien dire, selon l'usage. Cependant, je n'en fus pas quitte pour cette dépense habituelle de politesse et d'esprit. « Ah, dit la dame à mon introducteur, vous êtes bien aimable de nous avoir amené monsieur. Présenté par vous, monsieur était sûr d'être accueilli comme un ami de la maison. » Puis se tournant vers moi : — « Dansez-vous le galop ? » — « Pas trop bien. » — « C'est égal, vous allez le danser avec ma fille; » et l'on me mène à une jeune personne, bien faite, qui avait de beaux yeux noirs, de beaux cheveux noirs, et des bras blancs si ronds et grassouillets que c'était une bénédiction. J'en serais certainement devenu amoureux; car vous ne sauriez croire avec quelle touchante bonté elle supportait mon inhabileté à la danse; comme elle me prouvait que je lui serrais la taille convenablement, que je la tenais bien solide sur la glace du parquet, et que

je ne sautais point trop avec des mouvements saccadés comme un vieux cheval de cabriolet, au lieu de glisser, de filer en léger patineur. Je m'attendrissais aux amabilités que tout essoufflée ma galopeuse me prodiguait dans les moments de repos.

Quand je l'eus reconduite à sa banquette, et qu'elle m'eût remercié avec ce sourire d'une personne heureuse, sa mère moins timide, et non moins attendrie, m'engagea à m'asseoir près d'elle, entre elle et sa fille. J'avais à peine pris place, que deux laquais, obéissant aux ordres de leur maîtresse, étaient debout devant moi, me présentant des sirops; et si je ne voulais pas de sirops, du punch, des gâteaux; et si je ne voulais pas de gâteaux, du bœuf fumé, une glace; à moins que je ne préférasse une plombière, un biscuit au rum ou au marasquin. Tandis que je mangeais mon bœuf fumé, que je m'arrosais de punch, la maman et la demoiselle disaient de jolis mots pour me faire rire, et riaient elles-mêmes de tout ce qui sortait de ma bouche. Mais il y entrait plus qu'il n'en sortait. Ayant pris sur le plateau un quatrième verre de punch, j'entendis la mère qui disait à sa fille : Il est charmant ! La demoiselle répondit avec âme : Charmant !

Or ça, me disais-je, il paraît que je suis le



plus grand briseur d'éventails de Paris? les mères me disputent à leurs filles. On va m'enlever ce soir.

En ce moment s'approcha de moi un malencontreux danseur de mes amis, qui, me serrant la main et s'informant de mes nouvelles, me salua par mon nom. . . La mère et la fille se regardèrent l'une l'autre d'un air étonné; il se fit silence, et le rire cessa; une grande contrainte se remarquait sur leur visage, et comme mon introducteur s'avavançait en ce moment de notre côté, l'aimable mère tout émue, allant à sa rencontre, engagea avec lui un entrêtien d'un instant. J'avais cru convenable pendant ce temps de dire quelques mots à ma jolie galopeuse, mais elle tenait les yeux fixés sur sa mère avec tant d'inquiétude, qu'elle n'entendit pas même que je lui adressais la parole. Alors madame sa mère revint s'asseoir en affectant de me tourner le dos, et je vis qu'une conversation télégraphique s'établissait entre elles, et que ces deux visages naguère joyeux et souriant comme l'espérance, étaient tout à coup devenus sombres comme celui d'un joueur qui, venant de perdre son dernier écu, regarde la Seine. J'avais beau manger et boire, dire des sottises, elles ne me trouvaient plus d'esprit. La demoiselle se rappela qu'avant mon arrivée elle avait promis à un autre cavalier la

contredanse que nous allions danser ensemble, et la mère me pria de vouloir bien céder la place que j'occupais à une dame de ses amies qui entra en ce moment.

Stupéfait de cette subite révolution, j'allai trouver mon conseiller introducteur, lui racontant en deux mots ce qui venait de m'arriver. Quand le rire fou qui s'empara de cet homme cruel en écoutant ma narration lui permit de parler, il me dit : « Je vous ai présenté à la place d'un jeune homme qui a cent mille livres de rentes, et sur lequel madame C. . . a songé pour sa fille. J'ai oublié de dire à cette prévoyante mère, qu'à la place du riche héritier, j'avais pris la liberté d'amener un auteur. »

Je terminerai par cette anecdote la peinture qu'on a bien voulu me demander, peinture superficielle et maussade, bouderie d'un garçon qui, se faisant vieux, n'a plus d'autre illusion que celle du repos et du bonheur domestique.

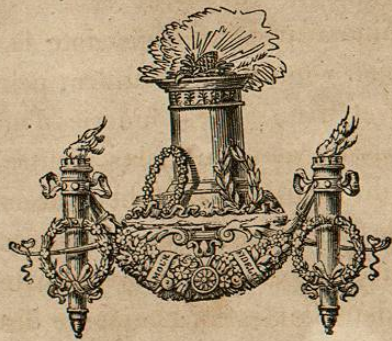
Avant de finir, je supplie qu'on ne m'accuse pas d'avoir vu seulement le mauvais côté de ma cause, et dans la classe intéressante des demoiselles à marier de n'avoir pas su distinguer ces jeunes personnes ornées de talents divers dont elles ne tirent nulle prétention, aussi naïves que belles, et qui pour être heureuses ne demandent à la vie que l'amour d'un jeune cœur, un homme



132 LES DEMOISELLES A MARIER.

de leur âge dont elles charmeront l'existence par leur douceur et leurs soins affectueux. Il en est une surtout : fille poétique ; à la taille élancée , arrondie et souple comme le jonc qui plie ; dont les noirs cheveux font ressortir la blanche pâleur ; type de grâces et de romantiques beautés ; amusante, bonne, sérieuse et légère comme un spirituel ami ; comme lui fidèle ; cœur d'homme dans le joli corps d'une femme ; aimante et pure comme une sœur !

RÉGNIER DESTOURBET.



LA

JOURNÉE D'UN JOURNALISTE.



Le journalisme est une royauté nouvelle, la plus jeune à coup sûr de toutes celles qui couvrent aujourd'hui l'Europe ; plus vivace et plus hardie, plus souple et plus alerte que toutes les cours et tous les cabinets qui se liguent sans pouvoir se soutenir, qui prodiguent les serments et les parjures, les protestations de franchise et les arrière-pensées sans réussir à se tromper ; elle est née le jour où la vieille royauté a reçu le